

CULTURE Musique

Depuis combien de temps la France fredonne-t-elle ses chansons, portées par cette "voix signature", au timbre chaud qui n'appartient qu'à lui? Mais à quoi bon compter les années, après tout... **Étienne Daho** nous revient avec un luxuriant album pop intitulé "Tirer la nuit sur les étoiles". Rencontre et confidences.

PAR EMMANUEL TELLIER



Décennie après décennie, c'est une carrière qui se dessine : un long chemin qui se trace pas à pas, presque nonchalamment. Mais ce voyage à travers le temps, on le comprend seulement maintenant, n'a jamais eu de destination finale, et le promeneur (le fugitif?) qui emprunte ce chemin, prénom Étienne, n'a jamais eu de carte géographique dans son sac. D'ailleurs, il n'a pas de sac, pas plus qu'il n'a de projet, de plan ou de stratégie. De cette myopie acceptée, assumée, il a fait une force, presque une marque de fabrique. Depuis son initial *Mythomane*, en 1981, son parcours s'écrit sur une autre temporalité, insensible au calendrier des humains. Étienne Daho a une façon différente de procéder, un rapport au « non-temps » qui lui est propre : il collectionne les instants – les beaux, les petits, les émouvants, les joyeux, les tristes –, comme d'autres mettent sous verre des papillons exotiques. Son art procède de cette capacité à capturer des fragments de vie, des mélodies qui flottent dans l'air, des rencontres éphémères avec des chanteuses qu'il admire. Guetter ces instants rares et précieux, les provoquer si nécessaire, puis en faire des disques et ensuite des concerts, voilà tout ce qui semble l'intéresser et le faire avancer. Qui va piano va Dahò. Et, mine de rien, ça fait quarante-deux ans que ça dure...

Une manière d'anticarriérisme, en somme. Des milliers d'instantanés glanés puis emballés comme des bouquets d'imprévus. À d'autres, les plans de bataille sur dix ans, les conquêtes programmées, les guerres d'ego (Beatles contre Stones, Blur contre Oasis, bon goût supposé contre variété facile). Dahò, lui, n'a jamais été en guerre contre personne. Jamais en compétition. Jamais inquiet. Jamais blasé non plus. Surpris de n'être pas « tombé pour la France », pas même à 60 ans passés, il se contente, aujourd'hui comme hier, de gagner des journées de bonheur – c'est toujours ça que la mort n'aura pas.

Doutes existentiels

On le rencontre à Paris, dans un petit hôtel très chic caché près de Pigalle, et dès notre première question, avec ce sourire franc qui n'a jamais changé, il arrache d'une phrase le peu de réserve qui lui aurait permis de faire semblant d'être en représentation : « *Je vais être honnête avec vous. Je suis le premier surpris d'être encore sur le devant de la scène. C'est merveilleux de faire de la musique, et encore plus de pouvoir continuer à faire de la musique. D'autant plus que je ne suis pas parti avec les meilleures armes. Alors durer, dans mon cas, c'est exceptionnel. Je vous assure, ce n'était pas gagné du tout...* » De l'art

de ne pas réécrire l'histoire à son avantage. Dahò sait d'où il vient : de l'antichambre des seconds couteaux. Rennes, fin des années 1970, ce musicien qui ne joue (et ne jouera) d'aucun instrument sait que rien ne lui sera donné facilement. Qu'il va devoir se trouver des alliés, des partenaires. La modestie s'impose, elle ne s'effacera plus, comme chevillée au corps. Autour d'Étienne, c'est l'effervescence. Partout, des jeunes gens très chics créent des groupes bien comme il faut, tapis de boîte à rythmes et mélodies pots de colle : les candidats à la gloire pop se ramassent à la pelle. « *Je n'étais pas parti pour être le meilleur...* », répète l'écho. Sans doute, mais l'apprenti a le don de faire les bonnes rencontres : Frank Darcel (du groupe modèle Marquis de Sade), ainsi que Jacno, l'élégant, le décalé. Tous les deux ses mentors. « *Jacno, c'est le premier à qui j'ai avoué que je voulais faire de la musique* », se souvient Étienne, encore ému, presque timide. « *Pour mes premiers disques, j'avais pour producteurs ces amis que j'admirais et qui maîtrisaient le studio, donc je ne la ramenaient pas trop...* » Ça a bien changé depuis. D'abord, parce que les tubes sont arrivés très vite – *Week-end à Rome, Tombé pour la France, Épaule tattoo*. Ensuite, parce qu'à force de capturer des moments de candeur et d'innocence derrière un micro le chanteur a appris le métier, et, en observateur pointilleux, a tout compris des mécaniques subtiles qui font les séances d'enregistrement réussies. « *Aujourd'hui, en studio, il n'y a pas un seul coup de cymbale qui m'échappe* », s'amuse-t-il. « *J'adore ça, ce sens des détails. Tout ce travail m'importe énormément, c'est le sens de ma vie. Donc oui, je suis très impliqué, j'interviens, je chantonne des idées dans l'oreille des musiciens. Avec une obsession : il faut que ça groove... C'est pour cette raison que je travaille avec les mêmes personnes depuis longtemps : parce qu'ils savent comment je fonctionne. En fait, quand on ne maîtrise pas un instrument, qu'on n'a pas de formation conventionnelle, on peut tout s'autoriser, >*

Qui va piano va Dahò

► tout est dans la tête, ça donne une grande liberté... »

Et les « instants Daho » s'enchaînent à belle allure, mais sans que rien, jamais, nous donne l'impression qu'il se répète, tombe dans la facilité, ou abuse d'une recette notée dans un grimoire. Aux pétillants débuts des années 1980 succèdent deux décennies qu'on pourra qualifier d'un peu plus ombragées : musiques tirant parfois sur le clair-obscur, textes qui s'enfoncent dans la nuit (avec ses tentations, ses ivresses et ses risques), et même quelques sérieux doutes existentiels. « Dans la première partie des années 1990, même si mes disques marchaient bien, je sentais que les choses prenaient une mauvaise tournure. Ma vie ne ressemblait pas forcément aux rêves que j'avais en faisant mon premier album. Trop de succès, trop de sollicitations. Trop de fêtes, trop d'excès, pas assez d'heures de sommeil. D'ailleurs, à un moment, mon corps a lâché... »

Cuivres éblouissants

Depuis toujours, Étienne Daho nous a fait le plus beau des cadeaux : il ne s'épanche pas. C'est un pudique, un doux, un timide qui se surveille de près. Ça ne l'empêche pas d'être un amoureux de l'amour, doublé d'un érotomane n'ayant pas peur de laisser deviner, à demi-mot, une libido solaire. Mais jamais rien de déplacé, pas de place pour le mauvais goût. Et quand le moral prend l'eau, il s'éclipse, part vivre ailleurs (Londres sera longtemps un refuge de coton), écoute des milliers de disques, et, surtout, choisit la vie et la romance en privé, plutôt que la quête prétendument libératrice de la prochaine ritournelle à succès et la tournée des plateaux de télé. Il aurait pu s'appeler Étienne D'abord. D'abord la santé mentale. D'abord l'équilibre, d'abord la gentillesse, envers les autres, envers soi-même – ce qui n'est pas toujours le plus simple... Et plus tard seulement, quand le désir de musique revient, quand un nouvel instant sonne à

sa porte, il se remet au travail. Sauf qu'au retour des vacances tout est à reconstruire. « Quand je termine un disque, j'ai l'impression que je ne serai plus jamais capable d'écrire une autre chanson. Donc, quand il faut redémarrer, je repars de zéro. [...] Je n'ai aucune méthode, je n'ai pas de système, ce qui peut être terrifiant. Et lorsqu'une chanson s'avère devenir un tube, même chose : je ne sais jamais si j'y arriverai à nouveau. Et pourtant, souvent, j'y parviens. Sans doute parce que j'ai été biberonné aux disques dans les juke-box et au hit-parade sur Europe 1 : j'ai écouté toute cette pop, et j'ai tout emmagasiné. »

Ne le dites pas trop fort à ceux de ses fans qui fétichisent ses « instants 80 », avec iconographie Pierre et Gilles, et marinière-doudou – images géniales qui font presque de Daho le logo d'une époque –, mais, en vérité, ses meilleurs albums, en tout cas les plus riches et aboutis harmoniquement, sont ceux des années 2010. Avec des bijoux comme *l'Homme qui marche* en 2015, *les Filles du canyon* en 2017, ou les beautés mélodiques (seul ou en duo) qui éclairent la nuit étoilée de sa collection 2023. En matière de musicalité et de maîtrise du studio, Étienne-le-discret est à son acmé. Il le sait, mais vous répondra que c'est grâce aux autres, ses alliés, ses fidèles, comme le réservé Jean-Louis Piérot (des Valentins) à la réalisation. Ensemble, ils ont trouvé un équilibre, mélange nullement contradictoire de travail intense sur la matière sonore (sur cet album, des cuivres éblouissants) et d'une forme de candeur, voire d'urgence, au niveau de la voix, légère et spontanée. « En fait, sur cet album, la voix a été la cinquième roue du carrosse.



Tirer la nuit sur les étoiles, d'Étienne Daho, chez Barclay.

Au moment d'enregistrer les versions finales en studio, j'ai eu la grippe. Donc les prises que vous entendez sont celles qui ont été enregistrées chez moi des semaines auparavant, dans ma cuisine, pour les maquettes. Jean-Louis Piérot, qui est vraiment d'une patience infinie, a bien ramé pour mettre tout ça en ordre et faire sonner l'ensemble. » Instant modeste n° 28 : interviewer Daho, c'est devoir tout oublier de nos rencontres avec les frères Gallagher et leurs compatriotes à melon hypertrophié. Pour un peu, on se retrouverait à devoir le convaincre qu'il a un « truc » que les autres n'ont pas. Heureusement, nous sommes des millions à le penser, attachés à lui par ce temps qui a passé, et ses chansons qui restent. Comme un boomerang, son délicat talent lui revient en pleine face, et dans quelques mois, parce que la demande est trop forte, il devra se résoudre à quitter le charme rassurant de l'Olympia et de Pleyel (ses salles parisiennes habituelles, sa « zone de confort », comme il dit) pour aller se confronter à des arènes plus vastes, Accor Arena et autres Zénith à travers le pays. « En 2022, à Bercy, je suis allé voir Orelsan, et j'ai adoré ça : le voir sur cette grande scène a été une forme de déclic... C'est aussi le bon moment, je crois, pour jouer dans des lieux avec beaucoup de monde, comme on le fait dans les festivals. Au bout de quarante ans, je pense qu'il y a des histoires écrites entre les gens et moi. Alors c'est émouvant de partager ça pendant les concerts. Dans les festivals, je vois des jeunes gens chanter des chansons que j'ai écrites avant leur naissance, c'est touchant... »

Une dernière gorgée de thé au journal, un sourire, de la pudeur encore. Au bout d'une heure d'échange, Étienne Daho se lève et dit : « Merci pour l'interview. » Si son attachée de presse n'était pas là pour lui rappeler qu'il est en pleine promotion pour son disque, il partirait sans doute flâner dans Paris. Oubliant l'heure, oubliant son métier, oubliant tout. Mais vivant chaque instant comme si c'était le dernier. ■ PROPOS RECUEILLIS PAR E.T., AVEC BÉRÉNICE HOURCOURIGARAY

“DANS LES FESTIVALS, JE VOIS DES JEUNES CHANTER DES CHANSONS QUE J'AI ÉCRITES AVANT LEUR NAISSANCE, C'EST TOUCHANT.” ÉTIENNE DAHO